

Les liens du sang

Partie I : Un être exceptionnel

NOLAN

Si beaucoup considèrent la solitude comme un ennemi redoutable, je la trouvais de très bonne compagnie. Ne vous êtes-vous jamais senti seul entouré de dizaines de personnes? Et au contraire, ne vous êtes-vous jamais senti la personne la plus importante en compagnie d'une seule ? Pour certains, l'argent c'est le pouvoir. Pour d'autres, c'est la culture. Pour moi, n'avoir besoin de personne est un atout essentiel.

Je venais de fêter mes dix-neuf ans, mais j'avais déjà beaucoup appris. La confiance est un luxe qu'il vaut mieux éviter. Quant à l'espoir, il n'est qu'un leurre qui aveugle les perdants. Pourtant, je n'étais pas différent des autres et je m'y laissais prendre. Car oui, au plus profond de moi, j'espérais la retrouver au plus vite.

Marseille, Paris, Toulouse... Voilà où, en général, se passent les faits divers. À grande ville, grande criminalité, c'est une sorte de tradition à en croire les journalistes. Depuis quelque temps pourtant, la donne a changé. Boulogne-sur-Mer, une ville portuaire en plein essor touristique, était devenue moins calme depuis l'arrivée de Leroy. Et de toute évidence, il comptait bien se faire connaître même au-delà des frontières de la ville.

Un après-midi d'octobre, alors que le vent frais soufflait dans les rues de Lille, je descendais à pied une rue résidentielle luxueuse, vêtu d'une veste longue en cuir noir, d'une casquette et de lunettes de soleil.

Je m'arrêtai devant l'hôtel qu'il m'avait indiqué un peu plus tôt dans la journée. La façade de l'établissement, ornée de sculptures élégantes et de balcons en fer forgé, évoquait un charme d'antan. Une imposante porte en bois, encadrée par des lanternes dorées, s'ouvrit devant moi. Je franchis le seuil et fus immédiatement enveloppé par une ambiance feutrée et raffinée.

À l'intérieur, le hall était somptueusement décoré de lustres en cristal scintillant, diffusant une lumière douce et chaleureuse. Je rentrai et avançai sur le tapis rouge épais et moelleux qui s'étendait jusqu'au comptoir verni de la réception. De chaque côté du tapis, des colonnes en marbre soutenaient le plafond orné de fresques. L'air était parfumé d'un subtil mélange de fleurs fraîches et de bois précieux.

Je m'approchai du comptoir, où une réceptionniste en uniforme impeccable me salua avec un sourire courtois. Le comptoir, en bois sombre et brillant, reflétait les lumières du hall, ajoutant une touche de sophistication supplémentaire à l'ensemble.

C'était le style d'endroit auquel je n'étais absolument pas habitué, mais je feignis d'être dans mon élément.

— Bonjour, monsieur. Que puis-je faire pour vous ? demanda aimablement l'hôtesse.

— Vous avez une réservation au nom d'Eric Malet.

— Une petite seconde s'il vous plaît, monsieur, je regarde ça immédiatement.

Pendant que la jeune femme recherchait le nom dans ses fichiers, je jetai un coup d'œil autour de moi. Le charme de cet endroit m'éblouissait, mais ce n'était pas la raison première de ma curiosité.

À ma droite se trouvait le bar, un espace élégant où des fauteuils en velours bordeaux s'harmonisaient parfaitement avec la riche couleur des tapis persans, créant une ambiance chaleureuse et accueillante. Le comptoir du bar, en marbre noir veiné de blanc, ajoutait une touche de raffinement, tandis que des bouteilles de spiritueux haut de gamme brillaient sur les étagères en bois sombre.

Je n'avais pas souvent l'occasion de travailler dans d'aussi bonnes conditions. L'endroit semblait conçu pour offrir confort et élégance à chaque instant. À gauche, des tables soigneusement dressées avec des nappes blanches impeccables et des couverts en argent attendaient les convives pour le dîner. Les chaises, rembourrées de cuir beige, invitaient à une assise prolongée dans un cadre de grande classe. Des vases en cristal remplis de fleurs fraîches ajoutaient une touche de couleur et de vie à l'ensemble.

Je finis par repérer ce qui m'intéressait réellement. Au fond, une des sorties de secours, discrètement intégrée dans le décor, se fondait presque dans le mur tapissé de motifs floraux subtils. Chaque issue pouvait être utile. C'est ce que Leroy m'avait enseigné.

La voix de l'hôtesse me sortit de ma réflexion.

— En effet, il y a bien eu une réservation. Ce sera la chambre 203 au second étage.

Elle se saisit d'une carte magnétique. La carte, d'un blanc immaculé, était ornée du logo de l'hôtel en relief argenté. Elle me la tendit.

— Voici votre clé, monsieur. Votre chambre est prête.

Je pris la carte. En plus d'ouvrir la porte de ma chambre, elle permettrait d'accéder aux différents services de l'hôtel, tels que le spa, le restaurant et le centre de fitness.

— Vous avez accès à notre lounge VIP, et le petit-déjeuner est servi de 7 heures à 10 heures dans la salle à manger principale. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à nous contacter à la réception, nous sommes là pour rendre votre séjour aussi agréable que possible.

Tout en écoutant ses explications, je rangeai soigneusement la carte dans ma poche, en me disant que j'aurais aimé profiter de tant de services et des soins.

— Elle est réservée jusqu'à demain midi, ajoute-t-elle aimablement. Je vous souhaite un agréable séjour.

— Je vous remercie.

La chambre devait faire partie des plus simples de l'hôtel, mais elle était néanmoins spacieuse. Les murs couleur olive, mêlés à la parure de lit aubergine, donnaient un côté cocooning à la pièce. De chaque côté du lit, un chevet laqué blanc était orné d'une lampe à LED. Un grand écran plat était suspendu au-dessus d'un bureau design et moderne. Pour finaliser cette décoration épurée et raffinée, des répliques de tableaux néo-cubistes étaient accrochées aux murs. Une porte en bois blanc séparait la chambre de la salle de bain.

J'entrouvris les rideaux en voile pour mieux voir la rue. L'angle n'était pas bon. Voilà pourquoi, d'ordinaire, c'était moi qui repérais le lieu, afin d'éviter les imprévus qui engendraient du stress. Heureusement, la fenêtre de la salle de bain offrait une meilleure vue.

Je posai la valise à terre, je l'ouvris et je montai le fusil à lunette qu'elle contenait. À peine ma tâche terminée, mon téléphone mobile sonna.

— Oui.

— Tu es dans la chambre ? demanda mon interlocuteur.

Je n'eus aucun mal à reconnaître la voix rauque à l'autre bout du fil.

— J'y suis.

— Parfait. Regarde sous la vasque.

Je m'exécutai et en retirai la photo d'un homme bien portant, chauve, au visage orgueilleux. À vue d'œil, il devait avoir une cinquantaine d'années.

— Qui est-ce ?

— Un salaud pur sang ! Il vend tout ce qui peut se vendre, de la drogue aux humains. Et il n'a aucun scrupule à faire enlever des jeunes filles pour son usage personnel si tu vois ce que je veux dire.

Mon cœur se mit à battre.

— Il y a un lien avec Cloé ?

— Relax Nolan, il n'y a pas que ta sœur qui fait partie de mes priorités. Ce type vient tous les mercredis à 18 heures voir l'une de ses maîtresses dans l'immeuble d'en face dont je t'ai parlé.

J'eus un sourire ironique.

— Et les habitudes, ça tue. C'est ça ?

— Tu comprends vite. Autre chose, méfie-toi de ses deux gardes du corps, ce sont des anciens militaires.

— Merci pour l'info.

— En attendant, profite de la chambre, elle m'a coûté un bras.

Il raccrocha.

Je m'installai sur le lit et j'allumai la télévision en attendant l'heure convenue. Cet exercice banal, que la plupart des étudiants font en rentrant du lycée, était devenu assez rare pour moi. En voyant les émissions de télé-réalité plus débiles les unes que les autres, je me consolais en me disant que je ne manquais pas grand-chose finalement. Je zappai sur plusieurs chaînes jusqu'à tomber sur celle des informations. Comment des gens pouvaient-ils regarder autant de niaiseries chaque jour ? Quand ce ne sont pas des mensonges, ce n'est que pure connerie !

À 18 heures, je me postai devant la fenêtre entrouverte de la salle de bain. Il me fallut quelques minutes pour trouver la position qui m'assurerait le tir le plus précis possible. Je m'assis sur un tabouret et j'épaulai mon arme. J'attendis patiemment l'arrivée de cet homme qui avait, sans le savoir, rendez-vous avec la mort.

Une Mercedes grise classe S s'arrêta bientôt devant la porte de l'immeuble privé d'en face. Deux hommes, en costume noir, sortirent les premiers, inspectant les lieux du regard. Ils se tournèrent dans ma direction. Je me plaquai contre le mur.

J'attendis quelques secondes avant de reprendre ma place.

Après s'être assurés que le périmètre était sécurisé, les deux chiens de garde firent descendre du côté passager le type de la photo. Vêtu d'un costume crème, il regarda les alentours d'un air hautain et suspicieux. J'imaginai que c'était encore l'un de ces trafiquants qui se prenait pour le parrain.

Je mis l'homme en joue, attendant le moment idéal. Une fraction de seconde trop tôt ou trop tard ferait capoter toute l'opération. Un coup de feu raté provoquerait la panique, ses gardes du corps le mettraient à l'abri et il deviendrait alors hors d'atteinte.

Alors qu'il marchait vers l'immeuble, je pris une profonde respiration, je la bloquai et... je pressai la détente. La cible s'effondra sous l'impact de la balle.

« Tu étais à la place du mort. »

Les cris des passants résonnèrent et tous coururent se mettre à l'abri, affolés.

L'un des chiens de garde se précipita vers son employeur, arme à la main, tandis que l'autre dégaina et chercha du regard d'où provenait le tir. Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver l'emplacement exact. Je restai plaqué contre le mur pour qu'il ne me repère pas.

Une fois certain que leur patron ne se relèverait pas, je me hâtai de démonter mon arme et de la ranger. Je refermai précipitamment la valise et je jetai un rapide coup d'œil discret à l'extérieur afin de m'assurer que je pouvais sortir sans risque.

Ce que je n'avais pas prévu, c'était que l'homme que je venais d'abattre était plus important que je ne le pensais. Celui-ci avait des voitures stationnées un peu partout dans la rue avec ses hommes de main prêts à bondir.

Prévenus par les deux premiers, une dizaine de tueurs armés investirent le bâtiment.

Les hommes pénétrèrent dans l'hôtel, arme en main. L'hôtesse hurla. L'un d'eux la frappa au visage. Elle s'effondra. Je voulus sortir de la chambre, mais il était trop tard, ils montaient déjà quatre à quatre les escaliers et il n'était pas question d'aller jusqu'à l'ascenseur. Si celui-ci n'était pas arrêté à mon étage, c'en était fini.

Je fermai la porte de ma chambre à clé et je retournai dans la salle de bain.

L'un des gardes du corps enfonça la porte d'entrée à coups de pied. Trois entrèrent, prêts à tirer. Voyant que la chambre était vide, l'un fouilla les placards, l'autre regarda sous le lit et le troisième se dirigea vers la salle de bain où la porte était restée entrouverte. Il la poussa lentement d'une main, en restant collé au mur. Surpris de ne voir personne, il entra prudemment dans la pièce. Il scruta la salle d'eau.

— Mais putain, où est cette enflure ?! s'exclama-t-il.

— Il a dû s'enfuir avant que nous arrivions, dit l'un de ses compagnons.

— La porte a été fermée de l'intérieur, abruti. Explique-moi comment il aurait fait.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ! En tout cas, il n'est pas ici !

En lévitation au plafond de la salle de bain, j'observais la scène. Mon cœur battait à une vitesse folle et je me contrôlais pour avoir une respiration silencieuse. Une goutte de sueur tomba de mon front, juste à côté de l'ancien militaire.

Leur attention fut détournée par les sirènes des voitures de police qui résonnaient au bout de la rue.

— Il faut qu'on se tire tous d'ici ! lança le premier calmement. Les flics sont là, retirez-vous, dit-il dans un micro accroché à sa veste.

Le reste de l'équipe qui fouillait les divers étages ne se fit pas prier. Après tout, leur patron était mort, inutile de prendre des risques inconsidérés pour un salaire qu'ils ne toucheraient plus.

— OK, on s'arrache ! dit le troisième en sortant de la pièce où je me trouvais.

Une fois certain d'être seul, je repris place sur la terre ferme, j'attrapai la valise que j'avais cachée sur le rebord de la fenêtre et je me hâtai de m'enfuir à mon tour.